

sans considérer les réclamations du patriotisme, les intérêts de la religion parmi nous demandaient le maintien.

Lacordaire vit la Révolution de 1830 comme un coup providentiel pour la propagation de ses idées. C'est alors que s'abouchant avec Lamennais, le fougueux absolutiste tout à coup retourné, et de concert avec Montalembert, il fonda l'*Avenir*, dont nous n'avons pas à raconter ici le destin. Et cependant, peu d'années auparavant, Lacordaire, à présent journaliste, écrivait à Foisset une boutade contre le journalisme, chef-d'œuvre de bon sens et d'esprit, d'une vérité plus navrante encore pour nous qui avons vu grandir, avec ses vices, le rôle fatal de cet agent de dissolution.

Mais l'*Avenir* fut-il vraiment un journal ? N'était-il pas plutôt une tribune dressée aux quatre vents de l'Europe ? Les rédacteurs, hommes de doctrine et de passion encore plus que de parti, ne rêvaient pas de devenir ministres : combattants sincères, bientôt vaincus parce qu'ils ne voulaient pas quitter leurs sommets « pour se jeter dans le torrent bourbeux des affaires les plus humaines ».

Lacordaire sortait de la crise en fils dévoué de l'Église, mais brisé et enveloppé d'odieuses défiances. La Providence ne l'abandonna point, et l'heure approchait où il pourrait enfin accomplir sa vraie mission. A Stanislas d'abord, puis à Notre-Dame, il commença ce ministère auquel le prédisposaient ses plus géniales facultés. Son éloquence n'était pas pour les foules populaires ni féminines, mais pour les foules instruites et jeunes; convenant moins aux chauds croyants ou aux froids incrédules qu'aux hommes prévenus, hésitants, en proie au doute, alors légion innombrable. L'orateur se révèle déjà dans cette correspondance de jeunesse et dans laquelle abondent les passages de haut style. La pensée est originale, le coloris éclate de vie. Ce n'est